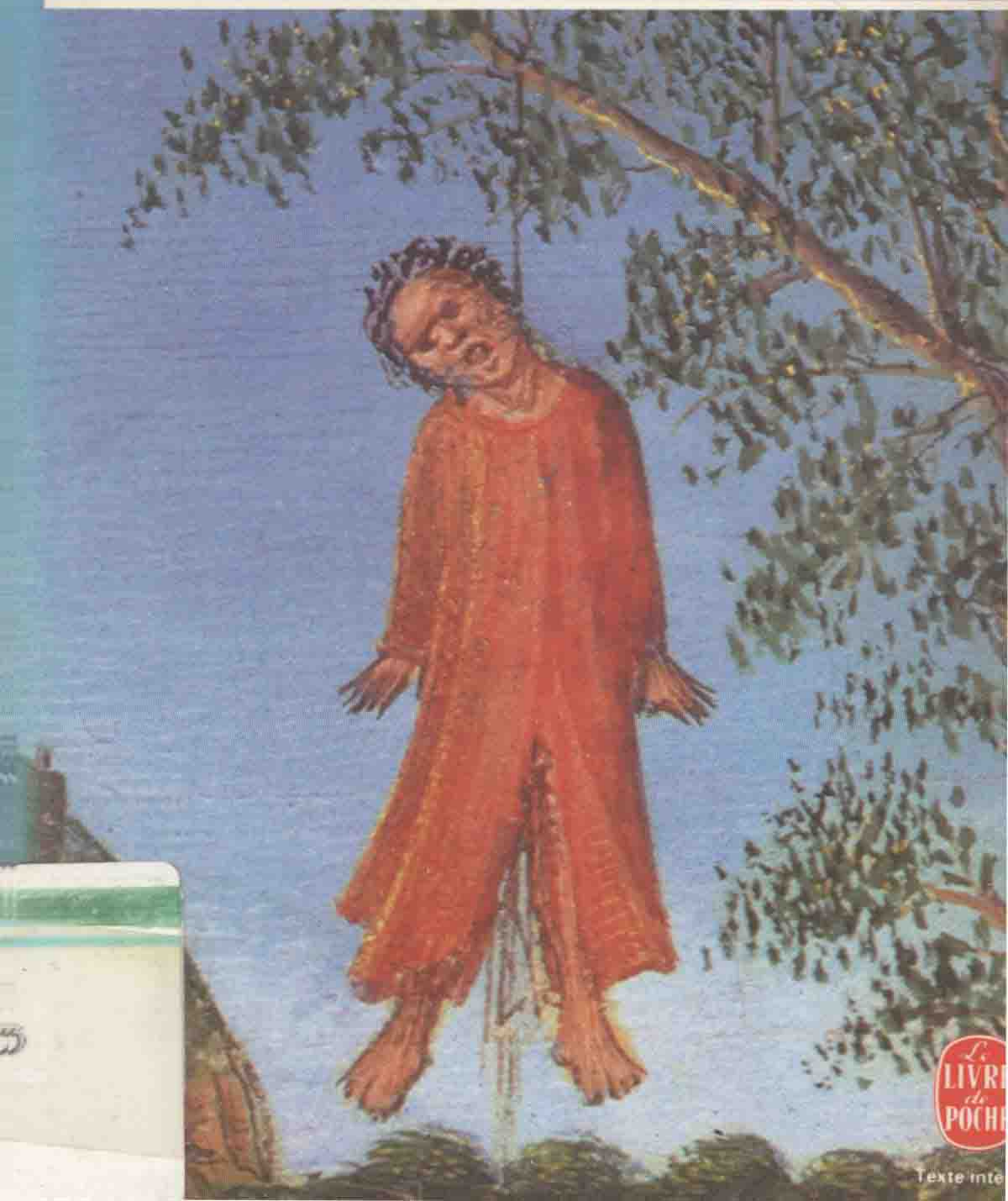


VILLON

poésies complètes



Le
LIVRE
de
POCHE

Texte inté

VILLON

Poésies complètes

ÉDITION PRÉSENTÉE, ÉTABLIE
ET ANNOTÉE PAR
PIERRE MICHEL

*Préfaces de
Clément Marot et de Théophile Gautier.*

LE LIVRE DE POCHE

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland - Montrouge - Usine de La Flèche.
LIBRAIRIE GÉNÉRALE FRANÇAISE - 14, rue de l'Ancienne-Comédie - Paris.
ISBN : 2 - 253 - 01670 - 5

POÉSIES COMPLÈTES

PRÉFACES

I

ÉLOGES ET RÉSERVES DE MAROT

« Clement Marot de Cahors
valet de chambre du Roy, aux Lecteurs.

«Entre tous les bons livres imprimez de la langue Françoise ne s'en veoit ung si incorrect ne si lourdement corrompu, que celuy de Villon; et m'esbahy (veu que c'est le meilleur poete Parisien qui se trouve) comment les imprimeurs de Paris, et les enfants de la ville, n'en ont eu plus grand soing, je ne suys certes en rien son voysin : mais pour l'amour de son gentil entendement, et en recompense de ce que je puy avoir aprins de luy en lisant ses œuvres, j'ai fait à icelles ce que je voudroys estre faict aux myennes, si elles estoient tombées en semblable inconvenient. Tant y ay trouvé de brouillerie en l'ordre des coupletz et des vers, en mesure, en langage, en la ryme, et en la raison, que je ne scay duquel je doy plus avoir pitié, ou de l'œuvre ainsi oultrement gastée, ou de l'ignorance de ceulx qui l'imprimèrent...

... toutesfoys, partie avecques les vieulx imprimez, partie avecques l'ayde des bons vieillards qui en

savaient par cueur, et partie par deviner avecques jugement naturel, a esté reduict nostre Villon en meilleure et plus entiere forme qu'on ne l'a vu de noz aages, et ce sans avoir touché a l'antiquité de son parler, à sa façon de rimer, à ses meslées et longues parenthèses, à la quantité de ses syllabes, ne à ses couppes, tant feminines que masculines : esquelles choses il n'a suffisamment observé les vrayes riegles de françoise poesie, et ne suys d'advis que en cela les jeunes poetes l'ensuyvent, mais bien qu'ilz cueillent ses sentences comme belles fleurs, qu'ilz contemplent l'esprit qu'il avoit, que de luy apreignent a proprement d'escrire, et qu'ilz contrefacent sa veine, mesmement celle dont il use en ses Ballades, qui est vraiment belle et heroique, et ne fait doubte qu'il n'eust emporté le chapeau de laurier devant tous les poetes de son temps, s'il eust été nourry en la cour des Roys, et des Princes, là où les jugemens se amendent, et les langaiges se polissent.

Quant à l'industrie des lays qu'il feit en ses testaments pour suffisamment la cognoistre et entendre, il faudroit avoir esté de son temps à Paris, et avoir cogneu les lieux, les choses et les hommes dont il parle : la mémoire desquelz tant plus se passera, tant moins se congnoistra icelle industrie de ses lays dictz. Pour ceste cause qui voudra faire une œuvre de longue durée ne preigne son soubgest sur telles choses basses et particulieres. Le reste des œuvres de nostre Villon (hors cela) est de tel artifice, tant plain de bonne doctrine, et tellement painct de mille belles couleurs, que le temps, qui tout efface, jusques icy ne l'a sceu effacer. Et moins encor l'effacera ores et d'icy en avant, que les bonnes escriptures françoyses sont et seront myeulx congneues et recueillies que jamais.... Finablement, j'ay changé l'ordre du livres et m'a semblé plus raisonnable de le faire commencer par le petit testament, d'autant qu'il fut faict cinq ans avant l'autre.

Touchant le jargon, je le laisse à corriger et exposer aux successeurs de Villon en l'art de la pinse et du croq.

Et si quelqu'un d'aventure veult dire que tout ne soit racoustré ainsi qu'il appartient, je luy respons des maintenant, que s'il estoit autant navré en sa personne, comme j'ay trouvé Villon blessé en ses œuvres, il n'y a si expert chirurgien qui le sceust penser sans apparence de cicatrice : et me suffira que le labeur qu'en ce j'ay employé, soit agréable au Roy mon souverain, qui est cause et motif de ceste emprise, et de l'exécution d'icelle, pour l'avoir vu volentiers escouter, et par très bon jugement estimer plusieurs passages des œuvres qui s'ensuyvent. »

(*Prologue* de l'édition 1533.)

II

L'ENTHOUSIASME D'UN ROMANTIQUE, THÉOPHILE GAUTIER

« ... Villon sait sa potence à fond, et le pendu dans tous ses aspects, profils et perspectives, lui est singulièrement singulier. Colin de Cayeux et René de Montigny, ses camarades, avaient eu la maladresse de se laisser mourir longitudinalement, et lui-même ne pouvait s'attendre à trépasser en travers. Il me semble le voir tourner autour du gibet comme autour du centre où doit aboutir sa vie, et contempler piteusement ses bons amis faisant l'i grec et tirant la langue, le tout pour s'être allés *ébattre* à Rueil. Remarquez le mot. Quel euphémisme! *ébattre*. Que diable faisaient donc ces gens-là quand ils travaillaient sérieusement, puisqu'on les cravatait de chanvre seulement pour s'être amusés?...

*Gardez-vous tous de ce mau hâle
Qui noircit les gens quand ils sont morts,*

dit-il après une homélie admirable, qu'il adresse à tous les débauchés. Faites attention, je vous prie, à cette expression : le mauvais hâle qui noircit les gens quand ils sont morts. Comme cela est profondément observé, et comme l'auteur possède le sujet dont il parle!

Villon qui est mort de faim les trois quarts de sa vie, ne parle de toute victuaille quelconque qu'avec un attendrissement et un respect singulier.

Et pain ne voient qu'aux fenêtres.

Ce trait ne peut avoir été trouvé que par un homme qui a jeûné plusieurs fois. Aussi tous les détails culinaires, et ils sont nombreux, sont-ils traités et caressés avec amour. Les nomenclatures gastronomiques abondent de tous côtés....

Une chose plaisante, c'est la rancune qu'il conserve à Thibaud d'Aussigny, non pour l'avoir tenu en prison et l'avoir voulu faire pendre, mais pour lui faire boire de l'eau froide et manger du pain sec.

Après la bouteille et la marmite, une des idées qui préoccupent le plus Villon, c'est l'idée de la mort. Il ne tarit pas sur ce sujet, et ses réflexions sont toujours hautes et philosophiques, rendues avec une énergie et une précision surprenantes. Quelque dure qu'elle ait été pour lui, il tient à la vie, et s'écrie avec Mécène : Qu'importe, pourvu que je vive!... »

(Les Grotesques.)

INTRODUCTION GÉNÉRALE
L'ÉNIGMATIQUE VILLON

« Est-il possible qu'Homère ait voulu dire tout
ce qu'on lui fait dire? »

(Montaigne, *Essais*, II, XII.)

Tous les critiques d'aujourd'hui s'accordent à reconnaître qu'il y a un « mystère Villon » comme il y a un « mystère Homère » et un « mystère Shakespeare ». Mais l'unanimité ne va pas au-delà de ce constat. Ni sur l'identité de l'auteur du *Lais*, du *Testament* et des *Ballades*, ni sur les péripéties exactes de sa vie, ni sur les liens entre l'homme et l'œuvre, moins encore sur la (ou les) signification authentique des poèmes, il n'y a le moindre accord. A la limite, certains en viennent à douter de l'existence même de Villon, et à l'enrôler dans la cohorte des mythes littéraires. Cependant la légende du « bon folastre » survit, et s'enrichit même au gré des recherches érudites. Maître Villon acquiert de nouvelles dimensions et apparaît tantôt comme un ascendant de Maître Pathelin ou un prototype de Panurge, et tantôt comme un clerc de la basoche partisan de la cour de Bourgogne, se déchaînant contre les gens de justice de la cour de France. Étudiant farceur, truand, meurtrier à l'occasion, polémiste et contestataire politique, il endosse tous les costumes et joue tous les rôles, véritable Arlequin modelé par le metteur en scène. L'œuvre elle-même, élément objectif qui pourrait départager les interprétations, devient malléable et subjective : les uns y voient une confession pathétique, d'autres une satire goguenarde, d'autres encore une acrobatique stratification de jeux verbaux, à la manière des *Grands Rhétoriciens*, un chef-d'œuvre de poésie ésotérique ou bien le modèle d'une poésie « engagée », anticipatrice et revendicatrice.

Le plus incroyable, c'est que ces hypothèses contradictoires reposent sur des fondements solides, et parfois même sur des documents irréfutables, mais peut-être sollicités. Pour en juger, le plus sûr est d'examiner d'abord les portraits traditionnels de Villon, dessinés pour la plupart d'après les confidences supposées de ses poèmes.

Dès le ^{xv}^e siècle les œuvres de Villon ont connu un grand succès, comme en témoigne la mention du poète dans le *Testament* (LXXV) :

*Si me souvient bien, Dieu mercis,
Que je feïs a mon parlement
Certains laiz, l'an cinquante six,
Qu'aucuns, sans mon consentement,
Voulurent nommer Testament;
Leur plaisir fut et non le mien...*

Le public s'empare du poème, en modifie le titre, et adopte si complètement l'auteur qu'il en fait le maître de tous les gueux. Ce n'est pas hasard, si Pierre Leyer, le premier éditeur connu de Villon est aussi celui de *La Farce de Maître Pathelin* et des *Cent nouvelles nouvelles*, chefs-d'œuvre de la veine satirique du Moyen Âge. De 1489 à 1533, date de l'édition de Clément Marot, on ne compte pas moins de 29 éditions complètes, chiffre considérable pour l'époque. Par ailleurs, les ballades trouvent place dans les anthologies poétiques comme *Le Jardin de Plaisance*. Aussi personne ne mettant en doute la ressemblance de l'homme avec le personnage poétique, la légende de Villon s'accrédite de plus en plus : « Comme Villon n'avait fait que parler de lui-même, il n'était pas difficile de lui prêter la physionomie qu'il avait adoptée. On le tint donc pour un fou émérite, un grand farceur, un buveur légendaire, pour le pauvre par excellence, le roi et le type des escrocs, ce que confirme cette belle rime de *billon* et de *Villon*. Sa légende se

répand, s'amplifie chaque jour : on lui prête alors, pour les rajeunir, des finesses qui remontaient jusqu'aux fabliaux... » (Pierre Champion, *François Villon...*, 1933.)

Le « rajeunissement » le plus typique de ces grosses farces prenant Villon comme premier rôle est le recueil des *Repues franches*, qui, de 1500 à 1532, ne cesse d'être réimprimé sous des titres légèrement différents, mais évoquant toujours Villon. Les « sujets » de maître François veulent-ils festoyer sans bourse délier? Villon dupe un naïf marchand de poissons en reprenant un tour déjà conté dans *Les Trois Aveugles de Compiègne*. Préfèrent-ils les tripes? Un de ses compères montre son derrière à la marchande. Feignant d'être scandalisé, Villon le fouette avec une poignée de tripes. Dégoûtée, la marchande lui abandonne les tripes. Villon n'est pas plus embarrassé pour fournir la bande en pain et en vin...

Le légendaire vaurien s'amende-t-il sur ses vieux jours? Toujours est-il que Rabelais le présente dans des rôles différents. Le chapitre xvi du *Pantagruel*, *Des meurs et condictions de Panurge* pourrait avoir Villon pour héros. Lorsque le Chinonais, imitant le *Menippus seu Necyomantia* de Lucien montre Épistémon visitant les Enfers et assistant à la revanche des petits sur les grands, il évoque Villon à côté de Pathelin et de Jean Lemaire de Belges :

« Je veiz maistre François Villon, qui demanda à Xercès : « Combien la denrée de moustarde? — Un denier », dit Xercès. A quoi dict ledict Villon : « Tes fièvres quartaines, villain! La blanchée n'en vault qu'un pinard, et tu nous surfaictz icy les vivres? » Adonc pissa dans son bacquet, comme font les moustardiens à Paris... » (*Pantagruel*, chap. xxx).

N'empêche qu'au *Quart Livre* (chap. xiii), le grossier farceur apparaît d'abord sous les traits d'un animateur de patronage : retiré à Saint-Maixent, « sous la faveur d'un homme de bien, abbé dudict lieu », il entreprend de faire jouer la Passion, « pour donner passetemps au peuple ».

Pour costumer un vieux paysan en Dieu le Père, il veut emprunter une chape et une étole au cordelier Tappecoue. Devant le refus de celui-ci, le naturel vindicatif de Villon reprend le dessus : au cours d'une quête du cordelier dans la campagne, Villon déchaîne contre lui les diables du *Mystère*. Effrayée, la jument du cordelier désarçonne et met en pièces son cavalier. Et maître François de féliciter messieurs les diables...

Les critiques d'aujourd'hui n'ajoutent aucune foi à cette histoire, vraisemblablement transposition d'un différend entre les bénédictins et les cordeliers de Saint-Maixent. Il n'est pas prouvé que Villon ait séjourné à Saint-Maixent, et par conséquent, qu'il ait été protégé par l'abbé. Ici, une fois de plus, la légende l'a emporté sur l'histoire. Il semble que Rabelais se soit inspiré d'un *colloque* d'Erasme et de la septième *Revue franche*, ainsi que de l'interprétation traditionnelle des huitains CIII-CIV du *Testament*.

Villon reparait encore à la fin du *Quart Livre*, après l'épisode de la tempête, sur une scène élargie. Le personnage change de dimensions et de caractère, tout en conservant sa verdeur. Dans le *Pantagruel*, il était englobé dans la foule des morts facétieux ; au chapitre XIII du *Quart Livre*, dans un décor provincial, rendu vraisemblable par des détails vrais, il participe à la satire des gens d'Église. Maintenant, devenu en quelque sorte le bouffon familial du roi d'Angleterre, il venge le roi de France de l'affront fait par son ennemi : en effet, le roi d'Angleterre avait fait peindre les armes de France dans un retraits près de sa chaise percée. Et Villon de le féliciter de cette trouvaille, qui lui évite de recourir aux clystères : « Car seulement les voyant, vous avez telle vezarde et paeur si horrificque que soubdain vous fiantez comme dixhuyct bonases de Paeonie. » Voilà le roi d'Angleterre tout aussi embrenné de peur que Panurge dans la tempête. Pour authentifier la réplique vengeresse de Villon, Rabelais cite le *Quatrain* fameux :

*Ne suys-je badault de Paris ?
De Paris, dis-je, auprès Pontoise,
Et d'une chorde d'une toise
Sçaura mon coul que mon cul poise.*

Bien plus, le poète lui-même commente ses vers : « *Badault, diz-je, mal advisé, mal entendu, mal entendant, etc.* »

Tant de précisions ont fait croire longtemps à la réalité de l'histoire. Or elle renferme des anachronismes qui démontrent son caractère imaginaire. Dès le ^{xiii}^e siècle, l'anecdote faisait déjà partie des bons mots et exemples extraordinaires dont les recueils réjouissaient les veillées, et dans lesquels ni Rabelais ni Montaigne n'ont dédaigné de puiser. Il faut en faire son deuil : le « bon folastre » ne peut se costumer en héros national. Il ne reste de l'histoire que les effets scatologiques d'une mémorable venette.

Un autre signe de la présence de Villon à la fin du ^{xv}^e siècle est la prolifération des *Testaments* satiriques. Le Moyen Age se plaît à évoquer la condition humaine sous ses aspects contradictoires, opposant Dieu et le Diable, la Vie et la Mort, le Roi et le Gueux, le Riche et le Pauvre, le haut et le bas de la Fortune, le rire aux larmes qu'illustre le vers célèbre de la *Ballade du concours de Blois* :

« Je ris en pleurs et attens sans espoir... »

Ce dualisme, que Chateaubriand et Hugo considéreront comme inhérent au chrétien, apparaît dans les *Congés*, qu'il s'agisse du pathétique adieu de Jean Bodel, le poète lépreux, ou de l'au-revoir familial et narquois d'Adam le Bossu. Il se déploie sans contrainte dans les *Lais* ou *Testaments* facétieux, dont Jean de Meung au ^{xiii}^e siècle et Eustache Deschamps au ^{xiv}^e ont laissé des modèles, vraisemblablement connus de Villon. Deschamps, feignant d'être à l'article de la mort, dis-

tribue des biens imaginaires à des légataires souvent fictifs ou sans relations directes avec le poète. Aux Ordres Mendiants, il lègue son écrin, « où il n'a rien »; au roi de France, « le Louvre et le Palays », etc. Chaque héritier reçoit du vent, ou bien ce qu'il possède déjà.

Les *Testaments* de Villon présentent de nombreuses analogies avec ce *Testament par esbatement*, le génie en plus. A leur tour, ils donnent lieu à des imitations et des pastiches, dont les auteurs sont plus sensibles aux calembours et obscénités qu'aux accents émouvants, comme en témoignent *Le Grant Testament de Taste Vin roy des pions* (1489), le *Testament de Pathelin*, le *Testament Fin Ruby de Turquie maigre marchand* (1509?), le *Testament de Jenin de Lesche qui s'en va au mont Saint-Michel* (1514?), le *Testament et épitaphe de maistre François Levrault* (fin du xvi^e s.), etc. Le pseudo-Ragot se référant à son modèle se vante même d'avoir « excédé maistre François! ».

Mais cette exploitation d'un auteur légendaire et d'un genre à succès ne risque-t-elle pas de défigurer le véritable Villon en imposant seulement ses traits les plus grossiers?

Un siècle après la naissance du poète, sur l'invitation de François I^{er}, grand admirateur de Villon, Clément Marot entreprend de présenter une édition authentique de ses œuvres (1533) en corrigeant les erreurs et lacunes des précédentes publications. Après avoir donné un exemple caractéristique de sa méthode, il soulève le problème, toujours en suspens, des intentions du poète et de l'identification des légataires, préférant la veine « vraiment belle et héroïque » des *Ballades* à l'« industrie » des *Lais*, ou, pour employer la terminologie de Baudelaire, l'éternité à la « modernité ». Il regrette aussi que Villon n'ait pu, comme lui, « polir son langage » à la cour des rois et des princes. Mais, rompu dès sa jeunesse aux jeux poétiques, éditeur du *Roman de la Rose*, traducteur de Virgile, introducteur

en France du sonnet italien, et bientôt chantre des *Psaumes* bibliques, Clément Marot a exploré toutes les voies passées et présentes de la poésie. Sa vie même présente des analogies avec celle de Villon : comme ce dernier, il a connu l'« Enfer » du Châtelet, subi des interrogatoires et la rigueur de la Justice. Sans doute ne risquait-il pas d'être « étranglé et pendu », mais en éprouvant lui-même la condition précaire de prisonnier, il se sentait certainement le « frère humain » de Villon. Comment n'aurait-il pas entrevu la complexité de son œuvre, admiré la maîtrise de son écriture et partagé plusieurs de ses craintes ?

Ni Ronsard, ni ses amis de la Pléiade n'ont suivi Marot dans cette voie. Il faut attendre Boileau pour trouver une mention élogieuse de Villon :

*Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers...*

(Art poétique.)

Pris à la lettre, ce jugement suscite de multiples réserves, mais, en gros, il correspond assez exactement à l'opinion générale des lecteurs. En dehors des érudits, qui connaît aujourd'hui les devanciers de Villon ? Celui-ci apparaît comme le *premier* des poètes modernes, Georges Brassens étant son descendant en ligne directe, sinon le dernier.

Cependant aux *xvii^e* et *xviii^e* siècles, la caution de Boileau ne compta guère plus que l'édition de Marot. L'époque romantique elle-même, si enthousiaste pour le Moyen Age, semble effarouchée par le poète truand, à l'exception de Théophile Gautier. C'est seulement à la fin du *xix^e* siècle que Rimbaud et Banville pastichent les *Ballades*. Avec les « poètes maudits », l'habitué des bouges et des filles, l'homme en marge de la société et de la morale, l'artiste trouvant le diamant dans la fange renaissent en même temps. Verlaine comme Villon est né sous le signe de Saturne : « Rien de plus facile, note